

Le livre d'Aude Lancelin : plongée profonde chez les journalistes morts-vivants.

Posté le : 31 octobre 2016 13:41 | Posté par : Blog du cercle des économistes e-toile
Catégorie: Concepts fondamentaux, Attitudes, Economie et politique

Par atavisme familial, nous sommes attentifs au destin des femmes de lettres ayant réussi à monter au plus haut de la hiérarchie de la presse pour s'en voir débarquer sans ménagement par des mâles expéditifs lorsque des événements trop grands pour eux venaient ébranler leur fragile empire. En général, rode toujours dans le décor une histoire de relation amoureuse inappropriée. Aude Lancelin a choisi de s'unir à Frédéric Lordon. Elle a risqué une position assise à passer ses nuits debout. Ils ne l'ont pas raté.

Il est toujours dangereux d'être indélicat avec les belles plumes. Nicolas Sarkozy en a fait la preuve avec Patrick Buisson. Xavier Niel le découvre à son tour avec Madame l'Agrégée de Service. « Le Monde Libre » (Les liens qui libèrent - ISBN 979 10 209 0460 7) est bien plus qu'une dénonciation, bien plus qu'un règlement de compte. Exactement comme l'est « La Cause du Peuple ».

Dans un cas comme dans l'autre les auteurs décrivent une plongée documentée dans le néant. Pour Patrick Buisson, l'effondrement dans le n'importe quoi de Nicolas Sarkozy portait jugement sur les tourments d'une droite fonctionnant comme un canard sans tête et qui se serait tiré, de surcroît plusieurs balles dans les deux pieds. Chez Aude Lancelin, on exécute aussi un mort : le socialisme moralisateur de média, dont le mausolée fissuré a été acheté par un pornographe enrichi naguère par le Minitel Rose, et où ne s'agitent plus qu'une bande d'opportunistes toujours plus serviles.

Autres éléments communs :

- Tous les deux étaient bien nourris dans le fromage, avant qu'on les en extirpe.
- Tous les deux ont mal vécu d'être éliminés sans égards particuliers, avec même, de la part des anciens employeurs, une volonté de tuer pour longtemps voire pour toujours.
- Tous les deux ont une dilection particulière pour les extrêmes. Aude trouve des qualités de la délicatesse aux manières et à la pensée d'un Badiou, dont les deux pieds sont bien plantés dans la mare de sang des 100 millions de victimes du communisme. Patrick Buisson a une vision nationale catholique et pré-républicaine affirmée dont il est d'usage d'affirmer qu'elle tient plus de Maurras que de Barrès, à moins que ce soit l'inverse. Que ces deux mondes soient morts pour de bonnes raisons n'influe pas sur ces engagements.
- Tous les deux sont effarés par une mondialisation qui s'est faite sur le dos du peuple et en particulier d'une classe ouvrière nationale qui se trouve privée de d'emplois et de symboles.

Patrick Buisson décrit un pouvoir d'apparence dirigé par un nain politique qui cherche des slogans démagogiques et virevolte en fonction de l'idée qu'il se fait de l'état de l'opinion (et de la presse de gauche).

Aude Lancelin décrit un monde médiatique « de gôôche » qui s'est éloigné du monde ouvrier depuis des lustres et qui s'est mis au service de la « globalisation atlantiste » et d'un PS complètement vidé de la moindre substance, où l'entre-soi rigolard de pseudo journalistes compromis avec l'argent et le pouvoir est le véritable jeu. Ces social-traîtres ontologiques ont besoin

d'un FN diabolisé pour faire semblant d'avoir un rôle moral, ajoutant l'indécence de l'imprécauteur à la ruine des idées ouvriéristes, et se flattant d'avoir pris la France intellectuelle en otage, au nom d'un anti-fascisme fantasmé autant qu'intéressé.

Il va de soi que l'arrivée de la triplète tragique, formée du fameux milliardaire du sexe, d'un homosexuel argenté, enrichi dans la vente mondialisée d'objets d'un luxe parfaitement bourgeois, et d'un espoir de la grande banque juive, converti au rockabilly et poussé par l'inévitable Alain Minc, n'est pas pour rien dans l'effondrement de la presse écrite de gauche. Les milliardaires de la presse ne cherchent pas à trouver les nouvelles formes utiles de journalisme à l'heure d'Internet. Ils veulent conserver le pouvoir de nuisance nécessaire à leurs entrées dans les allées du pouvoir.

On peut contester le roman à l'eau de rose qui voudrait qu'Hubert Beuve Méry ait été ce véritable Saint de référence qui aurait créé une presse « libérée des corruptions de l'argent et des intrusions de l'Etat ». Après tout l'aventure avait commencé par un vol... cautionné par l'Etat d'alors.

Mais comment ne pas être d'accord avec la phrase d'après : « le Monde Libre (nom de la coquille vide chargée d'agir au nom de la triplète -Ndlr) c'était en fait le « monde free », du nom de l'entreprise de télécoms discount grâce à laquelle l'ogre avait bâti toute la fortune profuse qui lui permettait de racheter la presse nationale. Un monde réputé pour son insensibilité achevée au sort de ses salariés. Un monde où ces derniers n'existaient que comme variable d'ajustement dans la course à l'optimisation des coûts qui était l'unique doctrine de l'ogre une fois retiré le vernis de sa saga entrepreneuriale enchantée ». « Il y avait désormais deux catégories de journalistes à Paris. Ceux qui travaillaient pour le Monde Libre et ceux qui travailleraient un jour pour lui. Aussi, rares étaient les enquêteurs qui prenaient le risque de se fâcher avec l'ogre et de rappeler les différentes tâches qui figuraient sur son CV. Avant les parrains du CAC 40, l'ogre avait en effet surtout côtoyé les propriétaires de sex-shops de la rue Saint Denis et évolué dans le monde sans lustre des peep-shows. Le futur maître du Monde Libre avait été lourdement condamné en 2006 par le juge van Ruymbeke. Il souhaite à toutes forces oublier ce passé qu'un océan d'argent entier n'était pas encore parvenu à laver ». « Ce n'est que bien des années plus tard que l'on s'aperçut que l'ogre avait placé de l'argent dans la quasi totalité de la presse en ligne « indépendante » et que de fait celle-ci l'était rarement dès lors qu'il s'agissait de publier le moindre renseignement gênant sur lui. »

Pour finir, la Reine Aude (dans ce milieu les femmes qui réussissent deviennent aussitôt des « reines », et Madame Lancelin eût un temps le même titre que la Reine Christine que son mariage avec un ex coco reconverti d'abord dans l'humanitaire bobo puis dans la recherche frénétique d'une retraite évasive, avait porté au sommet de la presse télévisée avant de finir dans le discrédit) tient à mettre les derniers fils bien à nu. « Pour l'ogre qui œuvrait sur ce marché entièrement régulé par l'Etat, la qualité des rapports avec la puissance publique était primordiale. Une location de réseau non renouvelée et c'était toute son affaire de téléphonie mobile qui se serait écroulée ». Voici donc la presse devenue « un simple décor occultant de déshonorantes coulisses » et le journal « une de ces maisons centrales où l'on écrivait le mot liberté sur la grille d'entrée pour chaque jour mieux la saccager ». Voici le journalisme réduit à la seule fonction « de conforter les mensonges grégaires ».

Les rédacteurs en chef intouchables sont « les hommes de paille de clans ministériels ou d'hommes d'affaires, exécuteurs scrupuleux des intentions de ceux-ci, propagateurs des bruits qu'ils souhaitent voir courir ». L'ogre ne se faisait pas prier pour fanfaronner à ce sujet assurant que depuis que ses associés et lui avaient pris la tête du groupe Le Monde, « il n'avait pas à attendre une demi journée pour être reçu à l'Elysée ». Il faut dire qu'avec François Hollande le concubinage avec la presse était plus qu'un passe-temps, comme un livre récent et passablement dérangeant l'a si bien démontré.

Ma licence téléphonique contre ma complaisance à illustrer tes éléments de langage et soutenir tes ambitions mêmes totalement utopiques. Voilà le « deal » implicite. Mais il ne faut pas que cela coûte trop cher non plus sur un fond de social libéralisme atlantiste et pro-européen où le patriotisme devient un gros mot et le social une occasion de bien rigoler entre copains à chaque réunion du

Siècle. La presse française n'est pas devenue muette. Mais elle accompagne le vide de slogans utiles à la promotion du capitalisme le plus vil ou la candidature d' « hommes- sandwich » dans le mépris de toute idée, de tout débat, de toute pensée.

Le livre d'Aude Lancelin mériterait d'être lu en même temps qu'un autre, à écrire, sur les chaînes de la TNT et leur mise au pas par un certain Drahi dont les capacités d'endettement sont aussi surprenantes que ses ambitions ne le sont pas : d'abord chasser de toute tribune la racaille socialiste pro-palestinienne. Contrôler le tuyau pour canaliser le contenu en fonction d'intérêts ou personnels ou propices à certaines influences est le maître mot de l'évolution vers le pire d'une presse ruinée par l'Internet. La puissance des grands intérêts mondiaux et leur capacité à vassaliser le forum interdisent tout débat. Et pousse sur le pavois politique des nullités commodes, heureux d'une carrière en apparence illustre mais qui s'apparente à l'art du ventriloque.

Du coup la France ne parle plus au monde. Sans idées ni débats, elle s'enfoncé dans l'auto destruction, la régression économique accélérée, les séries américaines, la substitution de population, la fiscalité confiscatoire, le chômage de masse, le n'importe quoi diplomatique, les attentats, la régression de la natalité, l'incapacité à résister aux forces étrangères et la soumission générale.

Malheureusement, chère Aude, l'avenir n'appartient pas aux Badiou, à Attac et aux nostalgiques du « socialisme génocidaire ». L'asservissement de la presse de gauche a été précédé par cinquante ans de servitude idéologique vis-à-vis du communisme et de ses mensonges, condamnés à la condition expresse « de ne pas faire le jeu de la réaction », contradiction qui s'est transformée en moralisme anti-fasciste mécanique et en affrontement sans cause entre un camp des bons autoproclamés et des vilains indéterminés. On est passé d'un faux semblant à un autre. D'un théâtre d'ombres à un autre. La réalité a cessé d'être l'objet des réflexions et des analyses au profit de la valorisation de camps fortifiés où devaient régner l'ordre de gardes roses capables d'adorer le lendemain ce qu'ils brûlaient la veille, pourvu que la meute puissent conserver son écu de chevalier du bien. Bien aussi incertain et capricieux que le sens de l'histoire.

Vous avez raison de constater, « aussi inouï que la chose paraisse », que l'Obs n'a réagi « ni à la ruine à grand spectacle du communisme, ni à la reddition intime du socialisme, non plus qu'aux dérèglements désormais évidents de la mondialisation ». C'est vrai de la totalité de la presse de gauche qui depuis longtemps ne se contente plus que d'affirmer sa supériorité morale autoproclamée sans rien voir de la réalité, le tout grassement subventionné par de l'argent public, avec larges rétributions et honneurs pour les journalistes de cour et de réseaux qui régner à sa tête.

Mais qu'a dit l'Obs quand les terribles avertissements de Maurice Allais sont venus expliquer « l'horreur économique » qui commençait à s'installer. Silence ou mépris, tels furent les réponses alternatives. Pas question de relayer des propos qui laissaient entendre que la libéralisation totale des marchés provoquerait du chômage de masse, ou que les changes flottants et l'abolition de toutes les règles prudentielles au profit d'une spéculation sans limite aboutiraient d'une façon nécessaire et mécanique à une nouvelle grande dépression suite à effondrement bancaire. Déjà la transformation de l'éditorialiste en simple curé, Savonarole d'autant plus excité que le dogme était plus incertain, s'était produite. Le roi du Minitel rose, des sex-shops et des peeps-show n'était pas encore dans la boucle.

Votre livre, chère Aude, est des plus justes. L'asservissement de la presse de gauche est bien ce que vous en dites. Mais sa décrépitude avait commencé bien avant « la décadence du métier » et la « greffe néolibérale ». Les « opérations de police intellectuelle » y étaient déjà de règle depuis longtemps, de plus en plus loin de l'observation des réalités, de plus en plus loin des vrais débats, de plus en plus loin des questions qui fâchent.

L'avenir du journalisme n'est certainement pas dans le culte servile de parvenus de la pornographie et de la tuyauterie téléphonique associées, il ne l'est pas non plus dans la restauration d'un politiquement correct aigri de la religion communiste.

Comme Patrick Buisson, vous cherchez l'avenir dans d'improbables restaurations qui n'auront pas lieu. « Le Monde Libre » comme « La Cause du Peuple » sont deux livres dont la lecture est indispensable en ce qu'ils nous donnent à voir l'incroyable décrépitude, et même la trahison, des grandes institutions médiatiques et politiques françaises. Mais ni l'un ni l'autre ne proposent les métamorphoses nécessaires.

Le travail reste à faire.